

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustrée, paraissant tous les samedis

VOL. I. NO. 15.

MONTREAL, SAMEDI, 24 AOÛT, 1895.

LE NO. 5 CENTS.

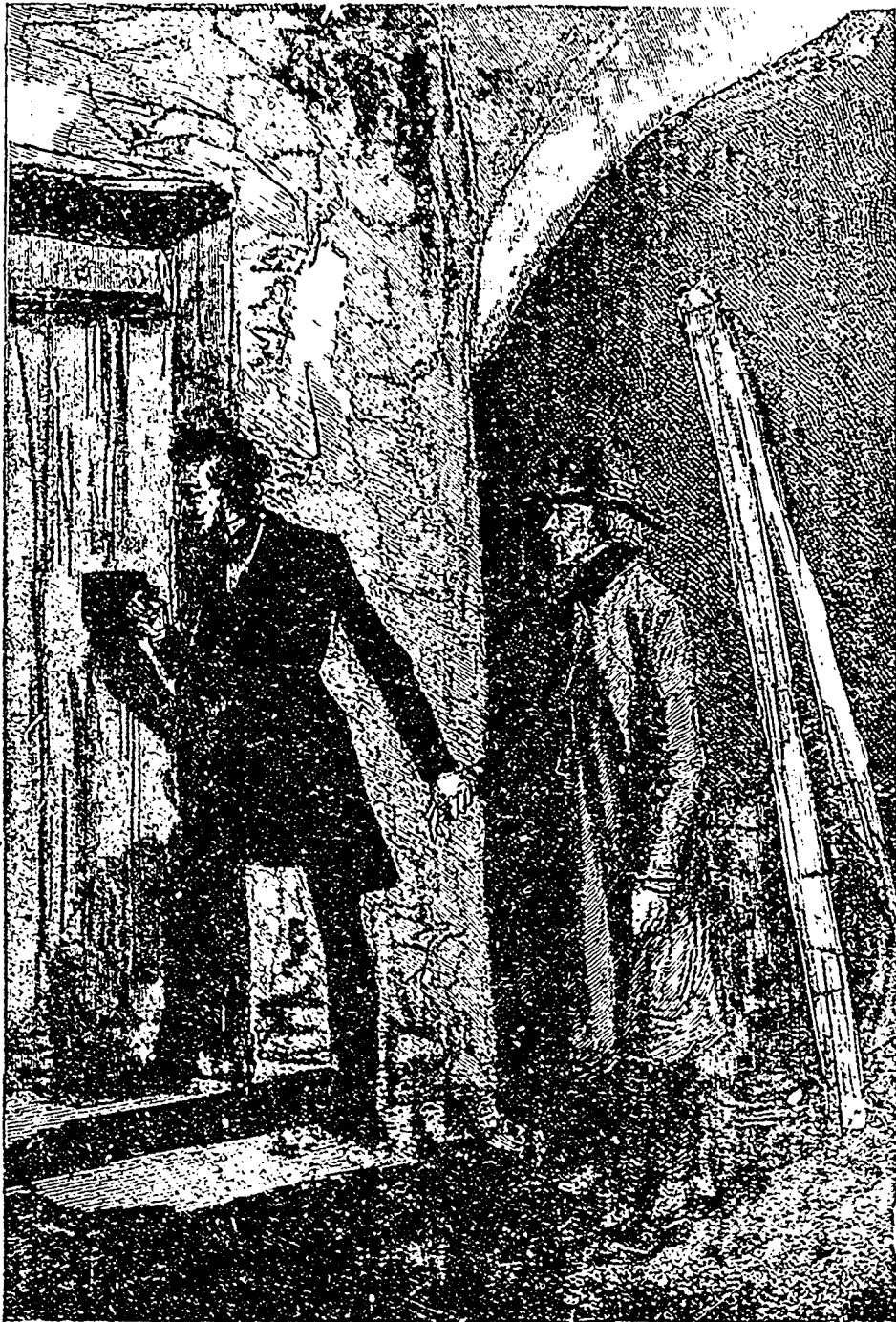
LES  
DRAMES  
DE  
FAMILLES



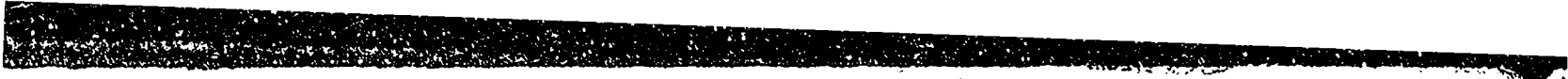
R  
O  
G  
E  
M  
O  
L  
L

DEUXIÈME PARTIE

LE CLUB DES VALETS-DE-COEUR



Venez, répéta-t-il en prenant sir William par la main et l'entraînant



de-Cœur n'existera plus. Elle aura été la réunion de quatre ou cinq drôles de bas étage, et la société sera sauvée... grâce à moi. Hein ! qu'en dis-tu ?

— Mon oncle, murmura Rocambole stupéfait d'admiration, vous êtes un homme de génie !

— Il faut bien être quelque chose en ce monde, répondit modestement sir Williams.

— Ah ça, reprit Rocambole, tout cela est bel et bon, mais si vous gardez pour vous seul le secret de votre vengeance, je devrais au moins savoir quelque chose de cette fameuse opération que vous qualifiez de *gigantesque* et pour laquelle vous m'avez fait réunir les six Valets-de-Cœur que vous avez vus ce soir.

— Je vais te dire ce qu'il est indispensable que tu saches.

— Voilà tout ?

— Voilà tout, mon fils. Un homme prudent doit garder son dernier mot comme une poire pour la soif.

Le baronnet repoussa la table, car il avait achevé son repas, alluma un cigare, se renversa dans son fauteuil, aspira et rendit quelques gorgées de fumée, et dit :

— Tu sais déjà que le marquis Van-Hop est un riche Hollandais qui passe les hivers à Paris. On lui donne cinq ou six cent mille livres de rente ; mais cette fortune est une misère auprès de celle qu'il pourrait avoir s'il n'était pas marié.

— Tiens, dit Rocambole, voilà qui est bizarre.

— Voici comment, continua le baronnet. Le marquis Van-Hop avait un oncle ; cet oncle quitta la Haye pauvres comme Job, avec une pacotille sur le dos. Il alla aux Indes, y servit la Compagnie et y fit une fortune fabuleuse. Il a laissé vingt millions à sa fille unique, l'enfant d'une Indienne, une femme qui a tous les instincts du sauvage unis à toute l'éducation d'une fille de nabab retirée à Londres et pensionné royalement par Sa Majesté britannique.

— Tiens ! interrompit Rocambole, voici qui commence à peu près comme un roman.

— Le roman est l'histoire de la vie, mon fils, répliqua gravement le baronnet. Mais je continue. Il y a dix ans, le marquis alla aux Indes voir son oncle ; il y inspira un violent amour à sa cousine, et sa cousine déclara résolument à son père qu'elle n'épouserait jamais un autre homme que lui. Malheureusement le marquis annonçait alors un voyage autour du monde, comme doit le faire tout honnête Hollandais, voué par ses aïeux au culte des missions. Le marquis avait commencé son voyage par les Antilles ; il s'était arrêté à la Havane espagnole, et il y avait vu et aimé sur-le-champ une jeune créole qui se nommait Pepa Alvarez. Le marquis était jeune, il n'était pas encore possédé de la soif de l'or ; il se trouvait assez riche, et au lieu d'épouser sa cousine, il s'en retourna à la Havane, où il fit la sonorita Pepa Alvarez marquise Van-Hop.

— Le niais ! murmura Rocambole, peut-on craquer ainsi sur vingt millions !

— Il en avait six...

— C'est une mauvaise raison, mon oncle.

— Soit, je poursuis. Mais le marquis était loin de s'imaginer quel volcan de passion il avait allumé dans le cœur de cette fille du ciel indien. Elle l'aimait, elle l'aimait avec furie, comme les bonzes de son brûlant pays aiment le dieu Siva, et elle eût tordu, éventré elle-même, arraché avec ses ongles le cœur de la Havanaise, lorsqu'elle apprit, au bout de trois ans, pourquoi son beau cousin, qu'elle attendait toujours, ne revenait pas... Il y a huit ans que le marquis est marié, il y en a cinq que l'Indienne rêve une de ces vengeance splendides comme je sais les comprendre...

— Elle hait donc le marquis ?

— Non, elle l'adore plus que jamais.

— Non Dieu ! dit ingénument Rocambole, il est pourtant facile de se débarrasser d'une rivale, quand on est née dans l'Inde et qu'on a vingt millions.

Sir Williams haussa les épaules.

— Tu es jeune, mon fils, dit-il avec dédain.

Rocambole le regarda.

— Dame ! fit-il, il me semble qu'il y a cinquante manières différentes de rendre un homme veuf. Si l'Indienne me donnait cent mille francs, à moi...

— Elle m'a promis cinq millions, dit froidement le baronnet.

Rocambole jeta un cri de stupéfaction.

— Et la marquise vit encore ? dit-il.

— Oui, fit le baronnet d'un signe de tête.

— Mais alors elle vous les a promis... il y a... une heure.

— Non, il y a un an.

— Et vous avez... attendu ?

— Mon fils, dit le baronnet, la petite conversation que nous avons ensemble me confirme dans une opinion que j'avais déjà sur toi...

— Laquelle, mon oncle ?

— C'est que tu manques de pénétration. Tu as de bonnes dispositions, tu exécutes assez bien un plan, mais...

— Mais ? interrogea Rocambole, qui se mordit les lèvres.

— Tu ne sais pas le concevoir. Au surplus, tu es jeune, cela viendra.

Et le baronnet ajouta d'un ton plus doux :

— Comment, étourdi, tu t'imagines que lorsqu'une femme aime éperdument un homme, lequel ne l'aime pas et aime, au contraire, une autre femme, il suffit de faire assassiner ou empoisonner cette dernière pour arriver jusqu'à lui ?..

— C'est juste, mon oncle.

— Mais comprends donc, jeune brute, que le marquis aime sa femme ; que si sa femme mourait, il serait capable de se tuer, ce qui fait que l'Indienne en serait pour ses frais...

— Je comprends cela, mon oncle.

— Par conséquent, mon cher niais, il faut que le jour où la marquise mourra, son mari ait cessé de l'aimer... et cependant il ne faut pas qu'il en aime une autre que l'Indienne.

— Diable ! voilà qui se complique étrangement, il me semble.

— Alors l'Indienne, qui a parfaitement saisi la justesse de ce raisonnement, et qui, cependant, ne veut pas renoncer à son amour, n'a eu d'autre ressource que de se jeter dans mes bras et de m'offrir cinq millions.

— Où l'avez-vous rencontrée ? demanda Rocambole, intrigué.

— A New-York, l'année dernière. Oh ! c'est toute une histoire, et je veux bien te la dire.

— Voyons ! interrogea Rocambole.

V

Le baronnet alluma un second cigare et reprit :

— C'était quelques jours avant notre départ de New-York. Notre voyage n'avait pas manqué de péripéties et d'aventures : nous avions eu des *hauts* et des *bas*. La police américaine est bonne fille, mais je ne connais pas le plus mauvais pays que les Etats-Unis pour y vivre honnêtement. On n'y peut traiter en grand aucune affaire. Bref, je n'emportais guère en Europe qu'une centaine de mille francs, une misère, quand on songe que nous étions depuis trois ans en Amérique.

— Un soir, comme je rentrais à notre hôtel, je vis passer une voiture attelée de quatre chevaux et conduite à la daumont.

— Au fond de cette voiture, j'aperçus une femme de vingt-cinq à trente ans.

— Elle avait une figure étrange et de celles qu'on n'oublie jamais.

— Pour un Européen, c'est-à-dire un homme qui n'est point initié à tous les mystères des croisements de race, cette femme était blanche ; on aurait pu, à son costume, la prendre pour une Parisienne brune. Pour moi, c'était une femme de couleur ;

non pas la femme qui a du sang noir dans les veines, mais du sang indien, du sang de la race jaune, qui adore le dieu Sivah et croit au paradis de Witehno.

"Tous les appétits sensuels, toutes les passions volcaniques de cette race éclosent aux feux d'un ciel torride se poignaient sur le visage de cette créature, vêtue à l'européenne comme pour aller à Longchamps, et qu'emportait un landau, produit élégant de l'industrie parisienne.

— Mon oncle, interrompit Rocambole, en prenant à son tour un trabucos sur l'assiette de vieux saxe posée sur la table et l'allumant à la bougie, ce n'est pas que je tiens à vous faire un compliment, mais vous contez à ravir. Je crois lire un feuilleton en vous écoutant.

Le baronnet sourit et continua :

— Cette femme et moi nous échangeâmes un regard. L'usage que tu fais des comparaisons littéraires, je continuerai ta métaphore, et te dirai qu'il y a souvent tout un poème dans un simple regard échangé. J'eus à peine envisagé l'Indienne, que je devinais qu'il y avait tout un drame dans cette existence menée à la daumont; et, de son côté, elle pressentit, au regard ardent que j'attachai sur elle, que j'étais peut-être l'homme qu'elle cherchait. Elle donna un ordre, obéissant à une sorte d'inspiration soudaine, et la voiture s'arrêta.

"De mon côté, je fus attiré par une sorte de bizarre fascination vers cette voiture, et je la regardai, attachant sur elle cet œil froid, investigateur, que tu me connais et qui pénètre jusqu'au fond de l'âme.

"— Que cherchez-vous ? lui dis-je.

"— Un homme fort, me répondit-elle avec un accent où couvaient des tempêtes de courroux longtemps concentré.

"— Vous êtes une folle d'amour, lui dis-je, et vous avez dans l'âme les brûlantes colères d'une tigresse à qui l'on a enlevé son tigre.

"— Oui, me répondit-elle, je hais à mort.

"— La vengeance coûte cher.

"— J'ai vingt millions, dit-elle froidement.

"Je n'en écoutai pas davantage et je m'élançai à côté d'elle.

"Elle fit un signe. L'équipage repartit au grand trot, et ne s'arrêta qu'à la grille d'une petite villa entourée d'arbres et située hors de la ville.

"Je descendis le premier et lui offris la main. Elle me conduisit dans la pièce la plus reculée de la villa, s'y enferma avec moi, me fit asseoir auprès d'elle sur un lit de repos, et me raconta l'histoire que tu sais.

"— Je ne vous ai jamais vu, me dit-elle, je ne sais ni qui vous êtes, ni de quel pays vous venez; mais j'ai lu dans vos yeux que vous étiez celui que j'attendais pour me venger.

"— Vous avez raison, répondis-je, je suis le vengeur par excellence. Que voulez-vous faire ?

"— J'aime mon cousin, je veux l'épouser.

"— Pour cela, dis-je, il faut que la marquise meure.

"— Je le sais, et rien ne serait plus facile. J'ai des esclaves qui, sur un mot de moi, iraient poignarder ma rivale. Morte, il l'aimera encore, et je ne veux plus qu'il l'aime.

"— Que donneriez-vous, lui dis-je, à celui qui aplanirait tous ces obstacles, qui supprimerait la marquise et vous ferait aimer de votre cousin.

"— Tout ce qu'il voudrait !

"— Eh bien, lui dis-je, le jour où vous serez marquise Van-Hop et femme aimée, vous me donnerez cinq millions !

"— Et elle sera morte ?

"— De mort violente.

"— Morte et oubliée ?

"— Morte et exécutée par celui qui l'aura adorée.

"Elle attacha sur moi son brûlant regard qui semblait vouloir lire au fond de ma pensée.

"— Vous dites, fit-elle lentement, qu'elle mourra de mort violente ?

"— Oui.

"— De quelle main ?

"— De la main de son propre époux...

"L'Indienne jeta un cri de joie.

"— Oh ! dit-elle, est-ce possible ?

"— Tout est possible à Paris, quand j'y suis, madame.

"— Mais enfin...

"— Ah ! dis-je, vous voulez savoir ? C'est inutile. Qu'il vous suffise d'apprendre que, dans un an, la marquise sera morte assassinée et maudite par son mari, et que, deux mois après, vous épouserez votre cousin, qui passera le reste de sa vie à vos genoux.

"Elle se leva, alla vers un petit meuble placé dans le fond de la pièce, et l'ouvrit.

"C'était une sorte de secrétaire dans lequel elle prit une plume et du papier, et elle écrivit rapidement.

"— Voici, me dit-elle en me tendant deux lignes, de l'argent pour entrer en campagne.

"Je jetai les yeux sur le papier que je venais de saisir, et je lus :

"Bon pour la somme de cinq cent mille livres de France, payable chez M. Mortou, mon banquier à Londres.

"DAI-NATHA VAN-HOP."

"L'Indienne faisait bien les choses, on pouvait sans crainte se mettre à son service. Puis elle traça un nouveau bon. Celui-ci était conçu comme une lettre de change :

"A présentation, je payerai au porteur la somme de cinq millions.

"DAI-NATHA, marquise VAN-HOP."

"— Vous mettrez la date, me dit-elle, le jour de mon mariage, car cette pièce n'aura de valeur qu'alors.

"— Madame, lui dis-je, je pars pour Paris, où le marquis Van-Hop passe ses hivers. Ne vous occupez pas de moi, soyez patiente et ayez foi dans mes promesses. Si un jour vous recevez une lettre sans signature, timbrée de Bougival, près Paris, et dans laquelle on vous dira de venir, accourez... Je laisserai l'Indienne, et deux jours après nous étions en pleine mer."

— Et... demanda Rocambole, avez-vous revu Dai-Natha, mon oncle ?

— Hier, répondit le baronnet.

— Elle est à Paris ?

— Depuis deux jours. Elle attend...

Un sourire glissa sur les lèvres de sir Willions, et Rocambole comprit que la marquise Van-Hop était condamnée à mort, au prix de cinq millions cinq cent mille francs. Le baronnet buvait du café à petites gorgées et allumait un troisième cigare :

— Mon oncle, interrompa Rocambole, un mot encore s'il vous plaît ?

— Je t'ai dit tout ce que je pourrais dire pour le moment,

— Soit pour la marquise, car je comprends vaguement le drame terrible que vous préparez en vous mettant à la place du hasard... Mais cette madame Malassis ?

— Ceci, dit le baronnet, est un épisode de notre action, de ce drame terrible, comme on dit. En apparence, madame Malassis n'a rien de commun avec la marquise Van-Hop; mais, en réalité, ces deux femmes se tiennent par la main.

— Comment ? fit Rocambole.

— Le marquis Van-Hop est lié avec le duc de Château-Mailly.

— Il est son banquier, n'est-ce pas ?

— D'abord. Ensuite, il se trouve flatté, en sa qualité d'étranger, d'avoir pu produire sa femme dans le faubourg Saint-Germain, dont le duc est une des clefs de voûte.

— Mais madame Malassis ?

— Madame Malassis est la maîtresse du duc.

— Je le sais.

— Le duc l'épousera... si on le laisse faire, et il déshériterait ainsi son neveu.

— Le neveu vous intéresse, peut-être ?

— Non, mais il abandonnera cinq cent mille francs sur la succession de son oncle, si son oncle meurt d'opoplexie foudroyante.

— Cinq cent mille francs ne sont pas cinq millions. L'Indienne est plus généreuse.

— C'est incontestable ; mais il y a encore plusieurs raisons pour mener de front ces deux affaires.

— Ah ! fit Rocambolo intrigué.

— D'abord, reprit le baronnet, le marquis Van-Hop et sa femme ignorent complètement de quelle nature sont les relations de madame Malassis et du vieux duc ; mais il savent que le duc en est amoureux, et qu'il a l'intention de l'épouser. La marquise aime madame Malassis comme sa sœur, et la croyant la plus honnête des femmes, elle souhaite de tout son cœur voir la veuve épousée par le duc.

— Mais le marquis a une raison de plus, une raison de haine jalouse.

— Le marquis aime sa femme et il est jaloux de son ombre. Le neveu, l'héritier présomptif de M. de Château-Mailly, présenté chez lui, il y a deux ans, a fait la cour à la marquise, et, bien qu'il ait échoué, il s'est fait du mari un ennemi mortel. Le marquis Van-Hop est l'ami du vieux duc le plus acharné à lui conseiller d'épouser madame Malassis.

— Est-ce tout ? demanda froidement Rocambolo, car enfin, jusqu'à présent, je ne vois aucune raison capitale, aucun motif sérieux de réunir les deux affaires.

— C'est vrai, à tout prendre. Eh bien ! la véritable cause de mes projets est une raison spéciale en apparence. Elle se résume en deux mots : deux femmes tombent plus aisément qu'une seule.

— Le jour où madame Malassis aura un amour au cœur, et elle est dans l'âge où les femmes en ont de terribles, elle se laissera aller à une confiance ; le jour où elle aura reçu cette confiance, la marquise se sentira toute troublée, si déjà Chérubin papillonne autour d'elle, et se confiera à son tour à madame Malassis.

— Tout ceci est fort juste, mon oncle ; mais...

— Mais ? fit le baronnet en fronçant le sourcil.

— Il y a encore autre chose...

— C'est possible ; seulement c'est le dernier mot de l'affaire, et tu ne le sauras pas...

Et sir Williams se leva avec ce calme glacé de l'homme déterminé à garder son secret.

— Après tout, mon oncle, dit Rocambolo résigné à n'en pas apprendre davantage, comme vous êtes la sagesse personifiée, e vous demande pardon d'avoir été indiscret.

— Je te pardonne, mon fils.

— Et je me bornerai à une dernière question... Oh ! une misère... une question de chiffre ?

— Ah ! ah ! s'agirait-il de la question d'argent ?

— Juste, mon oncle.

— Que veux-tu savoir ?

— Voyons, continua le vaurien, vous m'avez fait votre lieutenant, et je dirige, d'après vos mystérieux conseils, tous les Valets-de-Cœur.

— Eh bien, il a été convenu que dans chaque opération il y a trois parts : la moitié pour vous, le quart pour moi, l'autre quart pour les Valets.

— Ce qui est dit est dit, mon fils.

— Sera-ce de même dans l'affaire Van-Hop-Malassis ?

— A peu de chose près, c'est-à-dire qu'il y a un million pour toi, un million pour les bonshommes... Tiens ! s'interrompit sir Williams, ma parole d'honneur ! voilà un mot qui est bien trouvé. Si tu veux, nous nous en servirons pour désigner les Valets-de-Cœur.

— Soit. Mais cela ne fait que deux millions, mon oncle.

— C'est que j'en garde trois pour moi.

Et le baronnet accentua ces mots avec une intonation nette et précise qui n'admettait pas la réplique.

Aussi Rocambolo, dompté, courba-t-il le front sans mot dire.

— Mon bel ami, acheva le baronnet, je compte épouser la veuve du comte Armand de Kergaz d'ici à un an ou deux, et je désire lui offrir une corbeille de noces convenable.

En parlant ainsi, le baronnet boutonna sa redingote jusqu'au menton.

— Bonne, dit-il, tu vas me faire reconduire.

Il alla à une croisée, l'ouvrit, et plongea son regard dans la nuit.

— Le brouillard est dissipé, dit-il, les voitures roulent, fais atteler ton coupé. Ton cocher me laissera aux Palais-Royal.

— Où et quand vous verrai-je ? demanda le président des Valets-de-Cœur.

— Dans trois jours...

Rocambolo s'inclina, puis il sonna son groom. — Un groom, microscopique, qui dormait sur une banquette de l'antichambre, parut.

— Attelle Loona au coupé, dit-il.

Le groom s'esquiva pour obéir.

Sir Williams s'enveloppa dans son manteau, cacha soigneusement son visage, et tendit la main à son lieutenant.

— Adieu, canaille ! dit-il en souriant.

— Au revoir, mon oncle !

— Tu te brouilleras avec Titine, n'est-ce pas ?

— Dès demain... Mais l'autre ?

— Qui, l'autre ?

— Celle que... enfin... vous savez ?

— Patience ! drôle... Tout vient à point à qui sait attendre.

Et le baronnet quitta la chambre à coucher, traversa le salon et gagna l'antichambre, éclairé par Rocambolo qui portait un petit candélabre à deux branches.

Il ouvrit lui-même la porte à son chef et le conduisit jusqu'au bas de l'escalier, où le coupé attendait.

On le voit, sir Williams s'en allait par une autre issue que celle qu'il avait prise pour entrer chez son lieutenant.

Rocambolo habitait depuis trois mois cet entre-sol, où l'on arrivait par la porte cochère et le grand escalier d'un vaste hôtel converti en maison à locataires, et dont l'entrée et la façade principales donnaient sur le faubourg.

Les dorrières touchaient ainsi à la petite maison borgne de la rue de Berri, et la communication secrète qui reliait l'entre-sol de l'hôtel et l'escalier en coquille de cette dernière construction était l'œuvre mystérieuse de Rocambolo.

Le vaurien ouvrit lui-même la portière, abaissa le marchepied, offrit respectueusement la main au baronnet pour l'aider à monter, et celui-ci cria au groom converti en cocher :

— Touche au Palais-Royal !

Des hauteurs du faubourg Saint-Honoré à la place du Palais-Royal, le coupé s'élança avec la rapidité d'une flèche, et déposa, en dix minutes, le baronnet devant le Château-d'Eau.

Sir Williams donna dix francs au groom et le renvoya, puis il s'achemina à pied vers la rue de Valois et y entra d'un pas rapide.

— Ah ! ah ! se disait-il, tout en cheminant bien enveloppé dans son manteau, monsieur Rocambolo a d'assez belles dispositions, et je crois que j'en ferai quelque chose ; mais il est curieux, le drôle... Ah ! il voulait savoir le dernier mot de l'énigme. Mais ce dernier mot, c'est ma vengeance, car je sais soul les ramifications qui unissent ceux que je hais avec ceux que j'ai intérêt à frapper. Madame Rocher et la marquise, le duc de Château-Mailly et Armand, madame Malassis et la Baccarat... tout cela se tient et s'enchevêtre... tous ces gens-là m'appartiennent par avance, et je les tiens déjà dans l'immense

réseau que j'ourdis jour par jour et heure par heure depuis cinq ans...

Et sir Williams, s'arrêtant tout à coup, sembla prêter l'oreille à ces bruits confus, à ces rumeurs indécises, à ces murmures inachevés qui s'élèvent, la nuit, de la ville gigantesque, et montant vers le ciel comme l'homme incohérent, la chanson impie de la Babel moderne, et il se dit :

— O Paris ! Paris ! tu es la vraie Babylone, le vrai champ de bataille des intelligences, le vrai temple où le mal a son culte et ses pontifes, et je crois que le souffle de l'archange des ténèbres passe éternellement sur toi comme les brises sur l'infini des mers. O tempête immobile, océan de pierre, je veux être, au milieu de tes flots en courroux, cet aigle noir qui insulte à la foudre et dort souriant sur l'orage, sa grande aile étendue ; je veux être génie du mal, le vautour des mers, de cette mer la plus perfide et la plus tempétueuse, de celle où s'agitent et déferlent les passions humaines... C Armand de Kergaz ! toi que je hais comme ténèbres exèdrent la lumière, tu as été fou le jour où tu m'as défilé.

Et le baronnet continua sa marche, tourna le Palais-Royal prit la rue Vivienne, et la descendit jusqu'au boulevard, qu'il traversa à la hauteur du faubourg Montmartre ; puis, suivant cette dernière voie, il gagna les hauteurs du quartier Bréda et s'arrêta à l'entrée de la cité des Martyrs.

Là, avant de sonner à la grille, il regarda attentivement les derniers étages d'une maison située sur la gauche de la Cité, et qui, aujourd'hui, porte le numéro 7. Au cinquième, il aperçut une fenêtre aux vitres de laquelle brillait une faible clarté.

— Bon ! dit-il, la chatte m'attend.

Et il sonna pour éveiller le concierge de la cité, lequel tira le cordon du fond de sa niche, et se contenta de demander le numéro de la maison où allait celui qui rentrait aussi tard, car deux heures du matin sonnaient en ce moment à Notre-Dame-de-Lorette.

Sir Williams souleva le marteau du numéro 7. La porte s'ouvrit, le baronnet entra, et comme on ne lui demandait rien, il monta l'escalier de cinq étages, en dépit de l'obscurité. Il frappa à la porte qu'il trouva en face de lui.

— Qui est là ? dit une voix de femme à l'intérieur.

— Celui que vous attendez, répondit sir Williams.

Et le baronnet ajouta mentalement :

— Décidément la future rivale de Baccarat perche un peu haut. Mais est à la veille de se laisser choir de son paradis mansardé sur les coussins d'une calèche... Ainsi va le monde !

La porte s'ouvrit, et sir Williams se trouva face à face avec la plus merveilleuse créature qu'un peintre amant de l'idéal ait rêvée jamais pour en faire une Madeleine avant son repentir.

## VI

La pièce dans laquelle pénétrait le baronnet était d'une petitesse exigüe et d'un ameublement douteux.

C'était, dans toute l'acception du terme, le salon de la pécheresse à ses débuts, c'est-à-dire un luxe misérable de meubles achetés pièce à pièce, de rideaux fanés et venus du Temple, d'étagères de niaiseries prétentieuses, telles que de faux saxes et des verres de Bohême du prix de vingt-neuf sous.

Un tapis usé couvrait le sol carrelé, une pendule brunie au feu étalait sous globe un sujet mythologique en composition, entre deux candélabres de même métal ; c'était l'opulence de la misère dans toute sa naïve crudité, dans son effronterie la plus complète.

Mais l'impression désagréable qu'on ressentait en entrant dans ce réduit disparaissait tout à coup en présence de la divinité qui occupait cet Olympe de cent écus.

C'était une fille de dix-neuf à vingt ans, petite, frêle, délicate, aux cheveux blonds aux grands yeux d'un bleu sombre, qui semblaient réfléchir l'azur d'un ciel d'Orient, aux joues

creusées d'une charmante fossette, à la taille svelte, souple, onduleuse comme une couleuvre.

Elle avait des pieds et des mains d'enfant, un sourire d'ange, qui tout à coup devenait un sourire de démon, un front large blanc, légèrement bombé et qui décelait une haute intelligence. Jenny, c'était son nom, était encore ce papillon, larve hier, et qui essaye ses ailes novices ; mais déjà dans son regard, dans son attitude enchanteresses et pleine d'infénales séductions, on devinait quelle envergure avaient les siennes et quel vol puisant elles mesureraient un jour.

A vingt ans, Jenny savait déjà tout ce que doit savoir la femme qui entre dans cette arène meurtrière où l'homme devient l'ennemi, la ville assiégée, la victime vouée aux dieux infernaux, le Prométhée dont le cœur sera confié à ces vautours aux serres roses, aux lèvres de carmin, aux dents éblouissantes de blancheur, entre lesquelles glisse éternellement le rire impie du scepticisme et de l'insensibilité.

Elle n'avait pas eu le temps d'apprendre, mais elle avait tout deviné, procédant ainsi de l'inconnu au connu.

A seize ans, Jenny était sortie d'une maison d'éducation et s'était trouvée orpheline en présence d'un vieux tuteur infidèle et dépravé, qui lui avait volé sa fortune et lui offrait sa main et des rhumatismes en échange.

Jenny était sans pain, elle ignorait la vie ; elle accepta. A dix-sept ans, Jenny s'aperçut que son mari était aux trois quarts ruiné par de fausse spéculation, et comme dans son pensionnat on lui avait appris le piano avant son cathéchisme, qu'on lui avait donné le goût du luxe avant de lui inculquer de sérieux principes, comme enfin il est de certaines natures qui ont les instincts du mal en naissant, et que l'éducation ne saurait corriger, la jeune femme était une de ces natures : elle aimait le mal pour le mal, avec amour, avec art.

Elle haïssait son mari, et comme ce dernier lui avait volé sa fortune, comme il la condamnait à passer sa jeunesse auprès de sa vieillesse maussade et grondeuse, elle médita longtemps, longuement, avec tout le génie d'un forçat qui rêve une évasion la rupture de son ban conjugal.

Un soir, la jeune femme s'endormit côte à côte de son mari goutteux, tout en rêvant de cette vie dorée, de ce tourbillon de fêtes et de plaisirs où il est facile à une femme jeune, intelligente et belle de se laisser tomber des sommets ardu, des hauteurs escarpées de la vertu.

Le matin, quand le mari s'éveilla, il était seul...

L'oiseau était déniché...

A partir de ce moment, Jenny devint franchement pécheresse... Elle n'avait pas de cœur, elle ne ressentit ni remords ni scrupules ; elle avait, en fuyant le toit conjugal, déclaré la guerre à l'ordre social, et elle était partie armée de sa beauté, de son sourire de démon, de sa luxuriante jeunesse et de ces instincts spirituellement pervers.

Mais si l'esprit est à la femme, à coup sûr, comme l'a dit le grand poète, la bêtise est à l'homme ; et tant que durera le monde, on verra ces hommes qui se qualifient de vicieux et qui tirent vanité de pouvoir laisser couler des flots d'or aux pieds de femmes perdues, on verra, dis-je, ces hommes passer, le sourire de l'indifférence aux lèvres, auprès de ce qui est réellement jeune et beau, pour aller s'agenouiller devant quelques dentelles et un pot de fard, le tout recouvrant une beauté surannée qui cherche les demi-jours.

Jenny était belle, elle avait dix-huit ans alors ; elle ne trouva point d'équipage, elle ne trouva pas d'hôtel ; mais elle alla à pied s'installer dans un petit entresol de la rue Fléchier.

Elle commença par aiguïser ses griffes roses et affiler son sourire sur des employés à mille écus. Au bout d'un an, elle eut jeté le harpon sur un douzième d'agent de change, un fort joli jeune homme, qui la déménagea et lui donna un appartement de deux mille cinq cents francs de loyer, rue Lafitte, lui donna un coupé bas et un groom.

Malheureusement, Jenny n'eut pas le temps de se lancer. A peine goûta-t-elle quelques heures de la vie élégante; trois jours après sa morganatique union avec elle, le joli jeune homme eut une querelle, se battit au pistolet, et reçut une balle dans le front qui le tua raide.

Rien n'était payé encore du mobilier, de la voiture et de l'appartement. Le défunt avait un frère, un homme positif et peu galant, qui, en sa qualité d'héritier, mit la jeune femme à la porte.

A partir de ce moment jusqu'au jour où elle eut rencontré sir Williams, Jenny eut une existence livrée à mille vicissitudes...

Elle fut une de ces femmes dont on dit parfois: "Elle a tout ce qu'il lui faut pour réussir; mais... elle n'a pas de chance!"

Côtoyant sans cesse la misère, elle était la proie de ce démon hideux engendré par la galanterie moderne aux abois, qu'on nomme la marchande à la toilette; perchée à un sixième étage, elle parvenait à redescendre à l'entresol, d'où elle était bientôt expulsée par un propriétaire exigeant.

— Et dire, murmurait-elle souvent en maudissant son mauvais guignon, qu'un jour viendra où j'aurai équipage...

Elle rencontra sir Williams.

Le baronnet, nouveau Diogène, cherchait une femme, une femme dont il avait besoin pour l'exécution de ses plans ténébreux. Une heure de conversation, un rapide examen, suffirent à celui-ci pour constater ce qu'on pouvait attendre d'elle.

Le matin du jour où les Valets-de-Cœur s'étaient réunis sous la présidence de Rocambole, Jenny avait reçu le billet suivant:

"Attendez cette nuit, entre une heure et trois heures du matin; la fortune vous arrivera peut-être sous la forme d'un homme que vous avez rencontré hier.

"LE BARONNET."

Et, en effet, le baronnet avait été exact au rendez-vous.

— Ma petite, dit-il en s'assoyant auprès du feu où flambaient deux maigres tisons, je te demande pardon de t'avoir fait attendre ainsi.

Jenny le regarda fixement:

— Il y a si longtemps que j'attends quelqu'un ou quelque chose, que... j'ai appris à être patiente.

Le baronnet parut enchanté de cette réponse.

— Tu as raison, ma petite, dit-il, qui sait attendre est toujours fort.

Un éclair illumina l'azur des yeux de la jeune femme.

— Ah! dit-elle, si mon heure vient...

— Elle viendra, sois-en sûre.

Elle plissa ses lèvres et mit à nu ses dents d'une éblouissante blancheur.

— Tenez, fit-elle, vous pouvez me donner des lingots à croquer, elles ne casseront pas.

Sir Williams lorgnait, en véritable connaisseur, ces épaules d'un galbe parfait, cette taille mince, frêle et d'une souplesse merveilleuse, ces pieds d'enfant qu'elle tenait, à moitié accroupie sur un coussin placé devant le feu, dans ses mains mignonnes, garnies de beaux ongles.

Il admirait surtout ce front intelligent et pensif, ce regard profond où se décelait une volonté despotique.

— Ma fille, lui dit-il après un silence, si tu le veux, nous allons causer.

— Soit, je vous écoute.

— Je ne te connaissais pas, il y a huit jours. Je t'ai vue une fois, et cela m'a suffi pour te juger. Tu es une femme très forte.

— Peut-être, fit modestement Jenny.

— Je n'ai pas l'habitude de faire des compliments, continua le baronnet, et si je te dis ma façon de penser, c'est que je veux faire avec toi des affaires.

Et sir Williams appuya sur ce mot.

— Je suis prête à tout.

— Aimerais-tu un petit hôtel, rue Moncey?

— Un hôtel! fit Jenny éblouie.

— Entre cour et jardin, rue Moncey. C'est feu le baronnet d'... qui l'a fait construire, il y a six ou sept ans, pour sa maîtresse, une belle fille, ma foi! et qu'on appelait la Baccarat.

— J'en ai entendu parler, murmura Jenny avec une secrète admiration. Elle est donc tombée dans la *dede*!

— Non, mais dans la vertu, ce qui revient au même, répondit le baronnet.

Jenny leva les yeux au ciel d'une façon tragi-comique et s'écria:

— Encore une femme à la mer!

— Donc, reprit le baronnet, on pourrait t'avoir le petit hôtel de la rue Moncey.

— Il est à vendre?

— Non, il est à moi.

— A vous, grand Dieu!

Et Jenny salua ce monsieur à vêtements semi-ecclésiastiques, à large chapeau de quaker, auquel on aurait fait, sur sa mine, l'aumône d'un dîner.

— Je l'ai fait acheter, il y a trois mois, continua le baronnet, par mon homme d'affaires, et je ne l'ai pas payé trop cher: cent soixante mille francs tout meublé; c'est pour rien.

— Et... vous... me... le donneriez? demanda Jenny, dont la voix tremblait d'émotion.

— Je n'ai pas dit cela précisément... je te le répète, ma petite, je fais des affaires.

Elle frappa du pied avec impatience.

— Voyons, dit-elle, expliquez-vous: qu'attendez-vous de moi? seriez-vous amoureux?...

Elle prononça ces derniers mots avec ironie.

Sir Williams répondit par un sourire; ce sourire illumina si bien son visage, que sa beauté satanique reparut tout entière.

— Eh! eh! dit-il, tu ne m'as pas bien regardé; mon cher amour, car, sans cela, tu aurais pu voir qu'on pourrait plus mal tomber...

— Pardon, dit Jenny, mais vous êtes si mal accoutré, qu'on vous donne cinquante ans, et peut-être en avez-vous trente.

— Vingt-neuf, dit le baronnet avec calme. Mais il ne s'agit point de moi, petite, et, si je le voulais, tu m'aimerais pour moi-même...

— Sans votre hôtel?

— Sans mon hôtel.

L'accent de sir Williams était si convaincu et si moqueur à la fois, que Jenny en tressaillit.

— Après cela: dit-elle, vous êtes peut-être un homme hors ligne... Qui sait?

— Je te parlais donc, reprit le baronnet: d'un petit hôtel rue Moncey. Tu pourrais y être installée dès demain; on te donnerait un coupé bas et trois chevaux.

L'œil de Jenny étincela comme celui d'une bête fauve à qui on promet une proie.

— Ton domestique se composerait d'une femme de chambre, d'un cocher, d'une cuisinière et d'un groom... Si tu es bien sage, on t'aura un coupon de loge aux Italiens.

Jenny écoutait haletante.

— Ah! j'oubliais, dit le baronnet. On te servira, tous tes frais convertis, mille écus par mois pour ta poche.

— Ah ça! mais, s'écria Jenny, vous voulez donc que je devienne folle?

— Ma petite, répondit gravement sir Williams, il est probable que je compte beaucoup sur toi, puisque je te fais de semblables avances.

— Des avances! vous époulez donc?

— Je joue sur un assez beau capital, ma fille.

— Quel est-il?



— C'est un homme qui possède douze millions.  
 — Douze millions, juste ciel! murmura Jenny suffoquée.  
 Ah! si un pareil homme me tombait sous la main...  
 — Je compte te le donner.  
 La courtisane eut le vertige.  
 — Cet homme, poursuivit sir Williams, est marié. Il a une femme qu'il aime passionnément.  
 — On le détachera de cette affection, dit froidement Jenny.

— *Je te le confierai*, continua le baronnet, qui donna à ce dernier mot si simple une terrible signification.

— Bon! on vous le rendra comme vous l'aurez désiré.

— Je te donne trois mois, ma petite; tâche de le ruiner et de me le rendre idiot, je ne veux pas autre chose...

— Et les douze millions?

— Ah! ceci, c'est une autre affaire; mais, plus tard nous en causerons... je suis désintéressé, pour le moment.

— Où me présenterez-vous le pigeon?

— Je ne sais pas encore... nous verrons.

— Peut-on savoir son nom?

— Mon Dieu, oui; il se nomme Fernand Rocher, dit le baronnet, qui se leva sur ces mots. Adieu... à demain!

— Bonsoir, papa, dit Jenny, toute frémissante, qui prit un flambeau pour l'éclairer.

Sir Williams fit un pas et revint vers elle:

— A propos, dit-il, tu n'as pas d'autre nom que celui de Jenny? C'est vulgaire, cela ne dit rien.

— Cherchez m'en un autre.

— Il y a beaucoup de tes pareilles, ma fille, qui prennent des noms aristocratiques, c'est bête! Madame Fontaine, qui est fait de Bellefontaine, n'en a pas moins été blanchisseuse, et madame de Saint-Alphonse, la petite Alphonstine. Personne ne croit à ces titres-là, qui, du reste, ne tirent pas l'œil. Ce qu'il faut, c'est un nom bizarre, original, quelque chose comme le topaze ou l'émeraude... Parbleu! s'interrompit sir Williams, tu as les yeux d'un bleu sombre admirable, tu te nommeras la Turquoise.

— Joli! s'écria Jenny.

— Adieu, Turquoise! dit le baronnet. A demain ton installation rue Moncey.

Et sir Williams quitta la rue Neuve-des-Martyrs et se dirigea vers l'hôtel de Kergaz, où il arriva un peu avant le jour. Au moment où il traversait la cour sur la pointe du pied, il vit briller une lumière aux fenêtres du second étage de l'hôtel.

— Tiens! dit-il, ce pauvre Armand travaille. O la crème des philanthropes!

Alors, au lieu de monter furtivement à sa chambre, le baronnet, reprenant cette attitude humble et timide qu'il avait toujours en présence de son frère, alla frapper à la porte du cabinet de travail de M. de Kergaz.

— Entrez! dit Armand surpris.

Le comte avait passé la nuit au travail.

— Comment! cher Andrea, dit-il en voyant apparaître son frère, vous n'êtes point couché à cette heure?

— Je rentre à l'instant, mon frère.

— Vous rentrez?

— Oui, j'ai passé la nuit dans Paris. Ah! fit-il en souriant, puisque vous m'avez fait le chef de votre police, mon cher frère, il faut bien que je fasse mon devoir.

— Déjà?

— Déjà. Je suis sur une trace; à moi les Valets-de-Cour!

— Comment! dit M. de Kergaz, vous avez déjà des indices?

— Chut! répondit Andrea, ils sont si faibles encore, que je ne veux rien vous dire. Bonsoir, mon frère!

Et il s'en alla comme il était venu, le front baissé, l'œil fixé vers la terre, comme marchent les grands coupables.

— Pauvre frère! pensa M. de Kergaz, qui repentir!

Le baronnet monta dans sa chambrette, située sous les

toits, et s'y enferma; puis il alla s'asseoir devant une table en ouvrit le tiroir fermé à clef et en tira un volumineux cahier manuscrit qu'il étala devant lui.

Sur la première page du manuscrit, on lisait: *Journal de ma seconde vie.*

Andron le repentir, Andrea le saint bardé d'un cilice, écrivait, jour par jour, quelques lignes sur ce registre.

— Voilà pourtant, murmura-t-il avec son infernal sourire, un assez beau monument de patience... Trente lignes chaque jour, trente lignes pour exprimer mon repentir et l'amour secret qui me consume... Ma parole d'honneur! s'interrompit-il, c'est une assez jolie invention. J'ai eu soin d'écrire en tête de la première page: "Ceci est le livre de ma vie, et personne ne le lira; j'écris pour moi-même..." Ce qui fait que, un jour, par mégarde, cette clef restera après ce tiroir, ce tiroir, entr'ouvert permettra de voir ce livre; Armand le lira, et quand il verra une phrase comme celle-ci.

Le baronnet ouvrit le cahier et lut:

" 3 Décembre.

" Ah! que j'ai souffert ce soir!... Comme Jeanne était belle... Jeanne, celle que j'aime dans l'ombre comme l'oiseau de nuit ose aimer la lumière, le forçat la liberté. Mon Dieu! ne me pardonnez-vous pas un jour, et ne croyez-vous pas que leurs caresses, ces baisers d'époux qu'ils se donnent en ma présence... Ah! Seigneur, je forgeais moi-même l'instrument de mon supplice, le jour où j'enlevai Jeanne pour me venger; je l'ai aimée du jour où mon infamie a eu creusé un abîme entre elle et moi..."

— *Et cetera!* murmura le baronnet en riant de son rire de démon. Le jour où Armand lira cela, il est capable de vouloir se tuer, par pur amour fraternel, afin de me laisser la touchante mission d'épouser sa veuve...

Et sir Williams tailla sa plume pour écrire ses trente lignes quotidiennes, tout en songeant à Fernand Rocher, qu'il allait frapper le premier.

## VII

Rue de Bucy-Saint-Germain, presque à l'entrée de la rue de Seine, il existait, à l'époque de notre récit, une vieille maison d'apparence semi-seigneuriale, qui avait dû appartenir, un siècle plus tôt, à quelque président à mortier ou à quelque riche procureur au Châtelet.

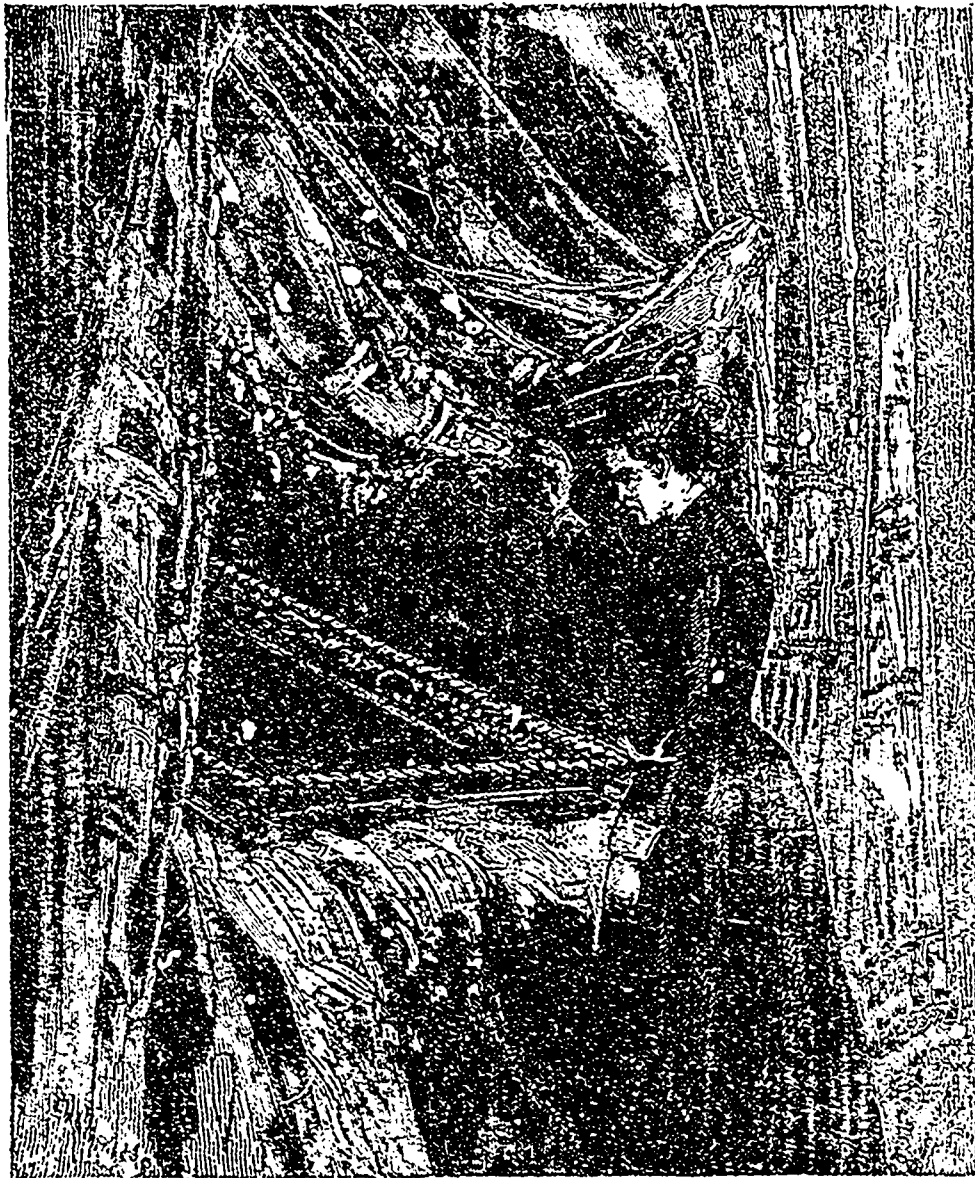
Ce n'était point une demeure de bourgeois, ce n'était pas un hôtel bâti par la noblesse; c'était quelque chose d'intermédiaire, diacre qui révélait la magistrature, cette branche cadette de l'aristocratie française.

Une cour étroite, ouvrant sur la rue par une porte cochère précédait le corps de logis, derrière lequel s'étendait un grand jardin mélancolique, dont les pelouses négligées, les arbres mal taillés, annonçaient l'incurie du propriétaire.

Cette maison, qui avait longtemps appartenu à une famille de province, laquelle dédaignait de la mettre en location, avait été vendue, il y a environ six mois, à une jeune femme vêtue de noir, laquelle avait payé son acquisition comptant et en avait pris possession le jour même, accompagnée de deux domestiques.

Cette dame, qu'on aurait pu croire veuve, à ses habits de deuil et à la tristesse résignée répandue sur son visage, avait prit, dans la rue de Bucy, le nom de madame Charmet.

Bien que, à Paris, on s'occupe généralement fort peu de chacun, l'arrivée de madame Charmet dans la rue de Bucy causa une certaine sensation, d'abord parce que, de mémoire de vieillard, la maison qu'elle achetait n'avait été vue habitée; ensuite, à cause du cachet d'originalité qui semblait distinguer la nouvelle locataire.



Elle écartait les rideaux qui lui cachaiient son Fernand endormi...

Madame Charmet pouvait avoir vingt-six ans. Elle était merveilleusement belle encore, quoique un peu amaigrie, et en dépit de ses vêtements d'une simplicité austère. Pendant les premiers jours qu'elle habita la rue de Buci, son existence parut mystérieuse.

Elle sortait tous les jours, à sept heures du matin, dans une voiture de place, et ne rentrait que vers deux heures. A ce moment-là, on voyait généralement arriver et se succéder chez elle, jusqu'à la nuit, plusieurs graves personnages, tels que des prêtres et des dames âgées.

Un peu plus tard, on apprit que madame Charmet était dame de charité, dame patronnesse de plusieurs œuvres de

bienfaisance, et qu'elle était chargée de distribuer aux pauvres les revenus d'une grande fortune.

Puis on sut encore, mais d'une manière fort vague, que cette jeune femme expiait de grandes fautes par une vie ascétique, et qu'elle s'était réfugiée dans les bras de Dieu après avoir souffert de ce terrible mal qu'on nomme l'amour mondain.

Or, cette femme n'était autre que l'héroïne du premier épisode de cette histoire, cette Madeleine qui s'était nommée Baccarat. On s'en souvient, le jour même où Fernand Rocher, cet homme qu'elle avait tant aimé, avait épousé mademoiselle de Beaupréau, Baccarat avait pris l'humble habit de sœurs de cha-

rité novices, et elle avait prononcé ces vœux temporaires dont on peut toujours se faire relever.

Pourtant, lorsqu'elle était entrée en religion, sœur Louise avait la conviction qu'elle mourrait sous l'habit monastique.

Elle avait abandonné son petit hôtel de la rue Moncey, envoyé au baron d'O..., son ami, l'ami, l'acte de propriété de cet hôtel, y joignant les titres de rente, les bijoux de prix et tout ce qu'elle tenait de lui. En vain, le baron, qui l'aimait éperdument, avait-il essayé de la faire renoncer à cette résolution : il était même allé jusqu'à lui offrir de l'épouser, et de lui donner ainsi les moyens de vivre en honnête femme, elle s'était montrée inflexible. Force avait donc été à M. d'O... de se résigner à perdre sa maîtresse, et à la voir, elle la honno fringante de la veille, sous l'humble habit des Sœurs-Grises.

Baccarat était demeurée environ dix-huit mois au couvent, et elle était sur le point de prononcer des vœux plus solennels, lorsqu'un événement imprévu vint l'arrêter.

Un matin, elle reçut un mot ainsi conçu :

" Je me suis battu ce matin au bois de M... ; j'ai reçu une balle en pleine poitrine, et le docteur A..., que vous connaissez, affirme que j'ai tout au plus quelques heures à vivre. Ne viendrez-vous pas me serrer une dernière fois la main ? "

Cette lettre était du baron d'O...

Baccarat courut rue Neuve-des-Mathurins. Elle trouva le baron mourant, mais jouissant de la plénitude de son esprit.

— Mon enfant, dit-il à Baccarat qui s'agenouillait en plourant au chevet de cet homme qui l'avait aimée et perdue, permets-moi de réparer mes torts envers toi et de te demander pardon... Tu étais une fille honnête et pure; mon amour t'avait conduite au vice, mon amour te permettra de réparer mes fautes et de faire un peu de bien.

Alors, le moribond prit sous son chevet un pli cacheté et le tendit à la jeune femme :

— Voilà, dit-il, mon testament. Je suis le dernier de ma race; je n'ai que des parents éloignés qui ne portent pas mon nom et sont plus riches que moi; je te laisse toute ma fortune pour que tu en fasses un levier utile au bien, pour que tu en distribues le revenu aux pauvres.

Et le baron appuya ses lèvres sur les belles mains de Baccarat, et mourut.

La pécheresse repentie ne pouvait refuser une semblable fortune, destinée à faire du bien, et sœur Louise comprit qu'elle seule pourrait l'administrer convenablement.

Alors, touchée par la grâce, elle se souvint de sa première existence, de cette vie dorée qui dissimule tant de misères; elle se prit à songer à ces pauvres vierges folles parmi lesquelles elle avait vécu, victimes d'abord, bourreaux ensuite, créatures primitivement honnêtes que la paresse et le vertige du luxe vont chercher au fond de leur atelier, sous le chaume, dans les conditions les plus humbles, et dont la vie est dès lors condamnée à des vicissitudes sans nombre, à des alternatives d'opulence et de gêne, de joies et de douleurs.

Et celle qui s'était nommée Baccarat comprit qu'elle seule peut-être saurait porter des consolations dans ce monde des pécheresses, et en arracher quelques-unes, les plus jeunes, les moins endurcies, ou celles que l'amour vrai aurait touchées de ses chastes ailes, à ce tourbillon de vie où toutes finissent par disparaître et s'engloutir. Sœur Louise quitta son couvent et devint madame Charmet.

Ce fut à partir de ce moment qu'elle vint habiter la rue de Bucy et s'installer dans cette froide et sévère maison où nous allons pénétrer.

Là, tout rappelait les siècles écoulés; rien ne faisait songer au présent.

Quand on avait traversé la cour, on entrait dans un vestibule un peu sombre, dallé en marbre gris et noir.

Du vestibule on passait dans un vaste salon à boiseries, meublé à la mode de l'Empire, orné de tentures d'un vert foncé, et dont l'aspect triste et froid glaçait le cœur.

A côté de ce salon était une petite pièce dont madame Charmet avait fait son cabinet de travail, son oratoire, la pièce enfin où elle écrivait sa volumineuse correspondance.

Pour qui avait vu le coquet et voluptueux boudoir de la Baccarat, cette pièce donnait la mesure du repentir de la pécheresse.

On eût dit l'austère cellule d'une nonne, tant c'était nu, froid, triste au regard.

Aucun tableau ne se voyait aux murs; les sièges étaient en jonc canné, la cheminée sans feu; et cependant, on était alors au cœur de l'hiver.

Quand une visite arrivait à madame Charmet, elle passait au salon, où il y avait du feu; quand elle était seule, elle ne bougeait pas du cabinet de travail.

Cependant, au fond de cette dernière pièce, il y avait une porte perdue dans la boisserie, et cette porte cachait un mystère.

Semblable à cette bergère devenue reine et qui avait conservé au fond d'une armoire de fer les vêtements de son premier état, madame Charmet avait voulu conserver un souvenir de ce que fut Baccarat.

Souvent le soir, à l'heure où elle n'attendait plus personne; où la journée de la dame patronnesse était terminée, où ses domestiques—les domestiques des pauvres plutôt—étaient couchés, quand un profond silence régnait dans cette vaste et froide demeure, alors la jeune femme prenait un flambeau, poussait un ressort caché dans la boisserie, et la porte mystérieuse s'ouvrait; et, comme dans un rêve, celle qui fut Baccarat se trouvait transportée de cet austère cabinet de travail dans une autre pièce qui ressemblait à la première, comme le paradis doit ressembler à l'enfer.

C'était le boudoir ou plutôt la chambre à coucher de Baccarat, telle que nous l'avons décrite dans la première partie de cette histoire, telle qu'elle existait au petit hôtel de la rue Moncey, avec ses tentures gris-perle, ses rideaux à lames de velours violet, ses petits tableaux de Meissonnier, et le portrait en pied de la pécheresse, peint en amazone par Lehmann; avec sa pendule rocaille, son tapis à rosaces, ses sièges moelleux et confortables, ses bahuts en bois de rose, tout ce coquet ameublement au milieu duquel elle avait contemplé toute une nuit son cher Fernand évanoui; sur la tablette de la cheminée se trouvaient un médaillon et un poignard.

Le médaillon, elle l'avait coupé au cou de Fernand pendant cette nuit au matin de laquelle on était venu le lui enlever comme un volcur de bas étage, et c'était cet objet, on s'en souvient, qui l'avait empêchée de se croire folle.

Ce poignard, c'était celui qu'elle avait appuyé sur la gorge de Fanny, son infidèle femme de chambre, le soir où elle s'évadait de la maison de santé.

Baccarat entrait dans ce mystérieux réduit, s'y enfermait soigneusement, allumait les bougies de la cheminée, puis écartait les rideaux du lit; et les rideaux, en s'ouvrant, laissaient apparaître une grande toile oblongue, représentant Fernand Rocher, couché, enveloppé du grand châle anglais qu'elle avait jeté sur ses épaules dans la rue Saint-Louis, d'où on l'avait transporté évanoui rue Moncey.

Comment possédait-elle ce portrait ?

Elle était allée un soir, sur une simple indication d'une grande et noble misère à soulager, d'une douleur héroïque à consoler, frapper à la porte d'un peintre, un jeune homme de génie qui mourait de faim, en attendant l'heure certaine de la célébrité. Le pauvre artiste était au sixième étage, dans une chambre sans feu, auprès d'un lit au chevet duquel deux cierges projetaient leur lugubre clarté.

Sur ce lit était le cadavre d'une jeune femme, belle encore en dépit du souffle de la mort. Après, le malheureux jeune homme, les yeux pleins de larmes, avait dressé son chevalet, et il fixait sur une grande toile ce visage aimé que le fossoyeur

allait venir lui prendre pour toujours; et comme le talent, aux heures solennelles, retrouve ces ailes blanches que Dieu lui fit pour planer au-dessus de l'humanité, l'amant brisé de douleur était devenu un grand peintre tout à coup, et la morte était reproduite sur la toile avec une effrayante et sublime vérité.

Madame Charmet entra et lui dit :

— Ne me demandez pas qui je suis et permettez-moi de pleurer avec vous, de m'agenouiller et de prier, tandis que vous travaillerez.

Elle s'agenouilla et pria, et quand les clartés indécises du matin vinrent rougir les vitres de l'atelier, dont le dernier membre avait été vendu pour le tra... passés, le peintre avait fini son œuvre... le rayon de génie s'était éteint; la douleur reprit l'homme et l'homme sanglota...

Alors la jeune femme s'empara de ses deux mains et lui dit :

— Il faut pouvoir aller prier longtemps sur la tombe de ceux que nous avons aimés; il faut pas que celle à qui, dans dix ans, vous eussiez fait un impérissable monument de votre jeune renommée, soit livrée aux horreurs de la fosse commune. J'ai aimé, j'ai souffert, ceux qui ont souffert et aimé sont frères. Mon frère, acceptez ceci de votre sœur...

Et elle lui tendit un reçu de l'administration des cimetières, reçu d'une somme de mille francs pour la concession d'un terrain à perpétuité, — et la jeune morte n'alla point à sa dernière demeure dans le corbillard des pauvres, — et un prêtre bénit le cercueil et la première pelletée de terre qu'on jeta sur lui...

Deux jours après, l'homme de génie futur était aux genoux de madame Charmet et lui demandait par quel dévouement il acquitterait jamais sa dette de reconnaissance :

— Ecoutez, lui dit-elle, faites pour moi ce que vous avez fait pour vous. Il est un homme en ce monde qui est aussi mort pour moi que celle que vous pleurez est morte pour vous; cependant, il vit, il est heureux... Cet homme, évanoui, a passé une nuit chez moi, étendu sur mon lit et enveloppé dans un châle que je garde comme une relique; si je vous le montrais une heure, cela vous suffirait-il pour me le peindre dans l'attitude que je vous décris ?

— Oui, répondit l'artiste, avec cette conviction profonde du talent.

Un soir, deux jours après, au moment où Fernand Rocher sortait de chez lui, une voiture arrêtée se trouva sur son passage; dans cette voiture étaient le jeune peintre et sa mystérieuse protectrice.

— Le voilà ! dit-elle.

Le peintre l'enveloppa de ce regard clair, profond, intelligent, qui est comme le secret des grands artistes, et répondit :

— Ses traits ne s'effaceraient plus de ma mémoire.

Deux mois après, Baccarat se présenta chez le peintre et jeta un cri...

Elle venait d'apercevoir Fernand, — son Fernand bien-aimé et à jamais perdu, couché, recouvert du grand châle écossais, — et l'illusion était si complète, qu'il semblait sortir de la toile et se dessiner en relief sur le fond sombre des draperies.

— Ah ! murmura-t-elle, je le verrai donc toujours !

Le lendemain, le peintre ne vit plus son tableau, mais trouva un petit rouleau de papiers sur son cheminée.

Ce rouleau renfermait vingt billets de mille francs, et ces deux lignes sans signature :

« Ceux qui aiment les morts sont frères... Adieu ! »

C'était donc pour voir le portrait, pour vivre une heure dans le passé avec ses chers et poignants souvenirs, que l'austère madame Charmet pénétrait chaque soir dans ce mystérieux réduit.

Elle écartait les rideaux qui lui cachaient son Fernand endormi, allumait les bougies et demeurait en contemplation devant son seul et unique amour...

Pourtant, elle rencontrait Fernand quelquefois, soit à l'hôtel de Kergaz, soit chez sa sœur Cerise. Mais là, partout, n'était-

ce point pour elle l'heureux époux d'Hermine, l'homme vers qui elle ne levait jamais ses yeux ?...

Tandis que sur cette toile, c'était bien celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, dont ses lèvres avaient effleuré les sienes.

Souvent la pauvre Madeleine repentie devenait le jouet de l'illusion; elle oubliait pour se souvenir; elle se figurait que le passé était un rêve, et que cette toile sans vie c'était bien son Fernand qui dormait, et qu'elle avait peur d'éveiller.

Oh ! le sublime mariage de l'amour que celui qui attendait ainsi cette pauvre femme au milieu de ses chers souvenirs, lui faisant oublier les heures qui passaient rapides, et les fatigues de son austère vie !

Et puis, parfois le jour venait...

Alors les larmes de la pécheresse cessaient de couler, elle s'enfuyait de ce lieu mondain où elle avait retrouvé son cœur, et Baccarat s'effaçait devant la sainte femme vouée à Dieu, et madame Charmet gagnait sa chambre sans fou où elle couchait sur un lit de fer.

Or, un soir, deux jours après l'entrevue de sir Williams avec Jenny, c'est-à-dire un mercredi, et, par conséquent, le jour même où devait avoir lieu le bal de la marquise Van-Hop; la sonnette qui annonçait l'arrivée d'un visiteur vint faire tressaillir madame Charmet, occupée alors à fermer quelques lettres.

Il était environ cinq heures.

Madame Charmet passa dans le grand salon attendant à son cabinet de travail; en même temps un laquais annonça :

— Madame la marquise Van-Hop.

La pécheresse tressaillit à ce nom, qu'elle n'entendait point pour la première fois.

Elle savait que la marquise était une femme très belle, très riche, d'une vertu inattaquable, et elle éprouva comme un sentiment d'humilité mêlé de remords, en songeant qu'elle, la courtisane d'autrefois, la Baccarat, elle allait voir entrer chez elle une femme dont la pureté de mœurs était si justement respectée.

Que venait faire chez la pauvre repentie la brillante et vertueuse marquise Van-Hop ?

Nous allons le dire en peu de mots.

La marquise faisait beaucoup de bien et distribuait des sommes considérables en œuvres de charité.

Madame Van-Hop avait entendu, quelques jours auparavant, un ecclésiastique d'un grand renom de vertu et de piété faire l'éloge de madame Charmet; et entrer dans quelques détails fort intimes sur l'existence de la repentie.

Or, le matin même, une lettre était parvenue à la marquise, et cette lettre lui avait rappelé sur-le-champ madame Charmet.

Voici ce dont il était question.

Une jeune femme qui se disait au bord de l'abîme et n'ayant plus d'autre ressource que le vice, d'autre chance de salut que la mort, s'adressait dans cette lettre à madame Van-Hop et demandait aide et protection.

Cette jeune femme, inconnue de la marquise, habitait à deux pas de chez elle: cité Beaujon.

Elle avait entendu parler de la marquise, elle la savait charitable, elle faisait appel à son cœur.

Madame Van-Hop avait sur-le-champ songé à madame Charmet.

Elle venait chez elle pour la prier de lui servir d'intermédiaire, et elle était munie d'une lettre de cet ecclésiastique dont nous venons de parler.

La grande dame venait prier l'humble pécheresse de se faire la dispensatrice des sommes qu'elle voulait employer à soulager des infortunés qui s'adressaient directement à elle.

Qu'on nous permette de laisser un voile sur la première entrevue de ces deux femmes, que des malheurs communs devaient plus tard réunir.

Nous nous bornerons à dire que c'était le mercredi, jour de la grande soirée dans laquelle Chérubin devait être présenté à la marquise.

Une heure après, la marquise regagnait son hôtel où nous allons la retrouver.

## VIII

Quelques heures après la visite de la marquise Van-Hop à madame Charmet, un jeune homme en costume de soirée s'arrêta, vers neuf heures du soir environ, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, entra dans la maison qui porte le numéro 45, demanda si le major Carden était chez lui, et, sur la réponse affirmative du concierge, monta lestement à l'entresol et sonna.

— Qui annoncerai-je ? demanda le valet de chambre qui vint lui ouvrir.

— M. Chérubin, répondit le jeune homme entrant sur les pas du domestique.

C'était, en effet, celui des Valets-de-Cœur que sa remarquable beauté avait fait surnommer Chérubin, qui se présentait chez le personnage que Rocambole avait, le jour de la séance, désigné sous le nom de major.

Chérubin, car nous lui conservons ce sobriquet, traversa un petit salon, une chambre à coucher de garçon, et pénétra dans une troisième pièce convertie en fumoir.

Là, le major Carden, à demi couché dans un voluptueux fauteuil ganaché, les pieds sur les chenets, un puros aux lèvres, attendait sans doute son visiteur, car il était tout habillé et prêt à sortir.

Le major était un homme de cinquante ans, très bien conservé, ayant au plus haut degré la tournure militaire, en dépit de son habit de ville, sur lequel s'étaient plusieurs décorations étrangères.

Le major, dont le nom annonçait, du reste, l'origine étrangère, avait servi tour à tour en Prusse, en Russie, en Espagne et en Portugal.

Il habitait Paris depuis environ trois ans, et dépensait annuellement une trentaine de mille francs, gagnait quelques centaines de louis au jeu, et était fort répandu dans le monde.

Quant à sa fortune, c'était une de ces énigmes que le monde parisien ne cherche jamais à déchiffrer, et qui lui sont indifférentes.

Le major était-il riche ? pauvre ? Peu importait. Il menait une vie élégante, payait ses fournisseurs, avait une maison convenable et trois chevaux de sang. On ne pouvait, en conscience lui en demander davantage.

En entendant annoncer M. Chérubin, le major tourna la tête à demi et tendit la main au nouveau venu ;

— Bonjour, lui dit-il, vous êtes exact : l'exactitude est la moitié du succès. Asseyez-vous, nous avons le temps de fumer un cigare.

Et le major regarda la pendule placée sur la cheminée.

— La marquise n'aura beaucoup de monde que vers minuit. Nous arriverons à dix heures et demie ; nous la trouverons presque seule. C'est le moment favorable pour votre présentation.

M. Chérubin s'assit dans le voltaire que lui avança le major.

— A propos, reprit celui-ci, comment vous appelez-vous, mon honorable ami, car, enfin, Chérubin est évidemment un nom flatteur, si on songe aux exploits qui vous l'ont valu, mais ce n'est point un nom ?

— Je me nomme Oscar de Verney, répondit le jeune homme.

— Avez-vous servi ?

— Non, major.

— Très bien. Je vous demandais ce dernier détail pour ne point faire de bévue.

Et le major, passant à Chérubin une boîte à cigares, poursuivit :

— Vous avez une de ces physionomies qui sont bien faites pour tourner la tête à une femme,

Chérubin s'inclina.

— Mais, poursuivit le major, en amour, la figure n'est pas l'unique gage du succès. Un homme trop beau a même à lutter contre de certains préjugés vis-à-vis d'une femme intelligente... et la marquise est...

— Très bien, je vous comprends, interrompit Chérubin ; mais ne vous inquiétez pas... Je sais mon métier.

Cette réponse, faite d'un ton un peu sec, ferma la bouche au major, qui se contenta de s'incliner.

— A propos, reprit Chérubin, me permettez-vous une question, major ?

— Faites, monsieur.

— Que pensez-vous de notre association ?

— Mais dame ! j'en pense du bien.

— Ce n'est pas répondre. cela.

— Que voulez-vous donc savoir ?

— Ceci simplement : que risquons-nous dans toute cette affaire ? Car enfin, je ne sais si vous êtes plus renseigné ; mais, quant à moi, je vous avouerai que je vais un peu en aveugle.

— Pardon, fit le major, expliquez-vous, monsieur Chérubin, ou du moins questionnez-moi plus clairement.

— Soit, répondit Chérubin. Comment êtes-vous entré dans cette association.

— Comme vous, par l'intermédiaire de M. le vicomte de Cambolh.

— Et vous ne connaissez pas le chef ?

— Non, répondit le major avec un accent de vérité profonde.

— Et vous ne trouvez pas que nous agissons bien légèrement ?

— En quoi, s'il vous plaît ?

— En ce que nous obéissons à un pouvoir inconnu.

— Qu'importe ! s'il tient ses engagements comme il les a tenus jusqu'ici.

— Mais nous jouons gros jeu...

— Je ne trouve pas... Le métier que nous faisons, mon cher, n'est pas très dangereux ; car il est un de ceux que la police la plus habile constate difficilement. Nous sommes aimables et on nous aime...

Le major sourit et regarda Chérubin :

— Quel mal y a-t-il à cela ? dit-il.

— Aucun, en effet.

— Maintenant, le hasard fait que nous avons eu de fâcheuses conséquences. Nous sommes indiscrets... ou bien stourdis. Eh bien ! S'il arrive une catastrophe, qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce là un crime du ressort des tribunaux ?

— Vous avez raison, dit Chérubin.

— Mon Dieu ! acheva le major, je ne sais quel rôle ont à jouer nos associés, mais je trouve que le vôtre est tout à fait sans péril. Personne au monde ne saurait prouver que je ne vous connaissais pas hier. Or, nous nous sommes rencontrés aux bains de mer, aux eaux, ou dans un salon, vous m'avez paru un homme distingué, et, comme tel, j'ai cru pouvoir vous présenter chez la marquise. Maintenant, il arrive que la marquise est belle, et que vous l'aimez, que vous êtes beau et qu'elle vous aime... Qu'y puis-je faire ? En conscience, le marquis lui-même ne saurait m'en vouloir...

— A vous, non, mais à moi ?

— A vous, pas davantage ! Vous n'êtes point ami du marquis ; donc, vous ne trahissez pas précisément. Le marquis a le droit de vous tuer, mais cela ne regarde nullement la justice ; car, évidemment, le marquis n'est pas un homme à recourir à la police correctionnelle. Vous risquez un duel, voilà tout.

— Alors, dit tranquillement Chérubin, nous pouvons marcher.

Le major sonna :

— Jean, dit-il à son valet de chambre, attelle Eclair à mon tilbury, je conduirai.

Dix minutes après le major était obéi.

Il acheva de se ganter, passa son pardessus blanc, vêtement alors fort à la mode, et dit à Chérubin :

— Venez, je suis à vos ordres.

Tous deux descendirent dans la cour où attendait le tilbury; le major prit les rênes, et le cheval s'élança au trot dans la rue de la Chausée-d'Antin.

Il était alors dix heures et demie.

L'hôtel du marquis Van-Hop était situé à l'extrémité des Champs-Élysées, à l'entrée de l'allée des Veuves.

Quand le tilbury du major en atteignit la porte cochère, quelques coupés de maître, quelques équipages étaient rangés déjà dans la cour.

Cependant il y avait encore peu de monde, et la fête, qui promettait d'être brillante, si l'on s'en rapportait aux préparatifs, était à peine à son début.

Une trentaine de personnes, tout au plus, entouraient la marquise, qui se tenait dans son boudoir, attendant au grand salon du premier étage, tandis que son mari recevait dans cette pièce et donnait la main aux dames à mesure qu'elles arrivaient. Nous avons entrevu la marquise; qu'on nous permette quelques lignes de silhouette à l'endroit du marquis.

M. Van-Hop était un homme d'environ quarante ans, qui paraissait à peine en avoir trente-cinq.

Il était grand, doué d'un naissant embonpoint, et toute sa personne trahissait un naturel apoplectique...

Blond, le teint légèrement coloré, les yeux bleus, le marquis était fort beau en réalité et résumait admirablement le type de l'homme du Nord.

Son sourire et son regard étaient doux, mais on comprenait que cet homme, bâti en hercule, devait être sujet à de terribles colères, si l'on remarquait ses épais sourcils d'un blond plus fauve et plus foncé que sa barbe et ses cheveux, et qui étaient tellement rapprochés, qu'il suffisait pour les unir d'un simple froncement.

M. Van-Hop était bon, loyal, affectueux même, mais il était jaloux...

Il était horriblement jaloux de sa femme, non point jaloux à la façon de l'homme qui se croit trahi, mais comme l'est celui qui redoute d'être jamais.

Cette jalousie suffisait à empoisonner la vie calme, heureuse, opulente du riche banquier hollandais; et cela, d'autant mieux qu'il faisait tous ses efforts pour dissimuler son mal et s'étudier à paraître l'homme le moins jaloux de la terre. Aussi donnait-il des fêtes, conduisait-il sa femme dans le monde, à l'Opéra, aux Italiens, partout!

L'été, le marquis et la marquise Van-Hop se montraient successivement aux bains de Bade et aux Pyrénées, Vichy et aux bains de mer.

L'hiver, leurs salons s'ouvraient tous les mercredis à l'aristocratie parisienne des deux rives de la Seine, comme terrain neutre, où la finance et la noblesse se donnaient cordialement la main.

Ce soir-là, le marquis causait, lorsque le major et son protégé arrivèrent, avec un grand vieillard de soixante-dix ans environ, qui, bien certainement, n'en voulait pas paraître cinquante.

C'était le duc de Château-Mailly.

Le duc, ancien général de cavalerie, était de haute taille et avait dû être fort beau jusque dans son âge mûr.

Les succès qui, pour lui, avaient rempli le passé, tournaient la tête à sa vieillesse, et il se croyait encore aimé pour lui-même de la meilleure foi du monde.

Aussi teignait-il soigneusement ses cheveux et sa moustache, et portait-il un corset sous son gilet.

Sa mise, d'une recherche excessive, était rehaussée par une brochette de décorations de toutes couleurs passée à son habit.

Le duc et son hôte se promenaient de long en large dans le grand salon, à peu près désert, et arrivaient jusqu'à la porte du boudoir, où la marquise était entourée par les premiers arrivés.

Après de la marquise, assise sur la même sofa, on aurait remarqué une femme dont la beauté semblait merveilleuse à distance, et supportait admirablement l'éclat des bougies.

Avait-elle vingt-cinq ans à peine, ou bien touchait-elle aux limites désolées de la quarantième année?

C'était ce que nul n'aurait pu dire, le soir, au feu des lustres et des candélabres.

Cette femme qui jouait de l'éventail avec la grâce nonchalante de l'Espagnole, et qui avait de délicieuses poses de têtes, de charmants sourires et de jolies gestes pleins de mutinerie, était madame Malassis, l'amie intime de la marquise Van-Hop.

Le marquis et le vieux duc arrivaient donc périodiquement jusqu'à la porte du boudoir dont les deux battants étaient ouverts, tournaient sur leurs talons et recommençaient leur promenade. Mais le vieux duc avait le temps, chaque fois, d'échanger avec madame Malassis un imperceptible regard et un demi-sourire de mystérieuse intelligence.

Le major, en entrant, alla droit au marquis.

Celui-ci lui tendit la main d'une façon courtoise et familière qui attestait l'intimité dont le major jouissait à l'hôtel Van-Hop.

— Non cher marquis, dit-il, me permettez-vous de vous présenter un de mes amis, je dirais volontiers un de mes parents, M. Oscar de Verny?

Et il démasqua Chérubin.

Chérubin s'inclina, et le marquis Van-Hop, qui s'appretait à saluer banalement comme il saluait cent personnes indifférentes ou inconnues chaque soir, se prit à tressaillir soudain.

Chérubin, en effet, justifiait assez bien son surnom pour un mari jaloux comme l'était M. Van-Hop.

Il possédait cette beauté merveilleuse et fatale qui séduit si bien les femmes à l'imagination vive, au caractère romanesque.

Chérubin, redevenu M. Oscar de Verny, résumait fort bien le type de ce jeune viveur un peu lassé déjà, au regard voilé à demi, au front pâli par les veilles, mais qui semble porter ce cachet de fatalité indélébile qui révèle une mission à accomplir.

On pouvait se dire, en le voyant: "Voilà un jeune homme qui s'est imposé le rôle de séducteur et qui le remplit en conscience, sans être arrêté par aucune considération."

Aussi, à la vue de cet homme, un pressentiment bizarre agita-t-il le cœur du marquis Van-Hop.

Mais déjà le major et Chérubin l'avaient salué et s'éloignaient, pour ne point interrompre son entretien avec M. de Château-Mailly.

Le major pénétra dans le boudoir, toujours suivi de son protégé.

Madame Van-Hop écoutait, en ce moment, une anecdote que racontait madame Malassis, avec un esprit si pétillant, que des sourires approbateurs arquaient les lèvres des auditeurs, tandis que la marquise elle-même manifestait sa gaieté par un franc éclat de rire.

Après de la marquise se tenait un grand jeune homme blond, de vingt-sept ou vingt-huit ans, dont l'attitude se ére semblait contraster avec le maintien joyeux et de bonne humeur des personnes qui l'entouraient.

Ce jeune homme, fort beau du reste, suivant les lois rigoureuses de la beauté plastique, avait, en outre, un cachet d'exquise distinction dans toute sa personne.

C'était le neveu de M. le duc de Château-Mailly.

Le comte écoutait sans sourire, et sans donner aucune marque d'approbation, le récit de madame Malassis.

Une expression de hauteur dédaigneuse arqua même ses lèvres à demi, tandis que la veuve parlait.

Derrière lui se trouvait un homme dont la physionomie

originale et la mise excentrique n'avaient point encore attiré les regards, ce qu'il fallait attribuer à l'intérêt qui s'était attaché au récit de la belle veuve.

Qu'on se figure un homme au visage couleur de brique, aux cheveux roux ardent tombant sur ses épaules, dont les oreilles étaient ornées de boucles d'or, qui portait des diamants à ses doigts et à sa chemise, un habit blanc barbeau, un pantalon nankin et un de ces immenses faux cols britanniques dans lesquels disparaissait le menton, la bouche et une partie des oreilles. Certes, si ce personnage, aussi bizarre par sa mise qu'étrange par sa physionomie et qui paraissait avoir quarante-cinq ans au moins, à en juger par son embonpoint plutôt que par son visage coloré et qui était presque maigre; si ce personnage, disons-nous, n'avait eu la précaution de se tenir un peu à l'écart, il eût certainement été un point de mire universel.

Il était inutile de lui assigner une autre patrie que la nébuleuse Albion, et il justifiait pleinement son nom de sir Arthur Collins. Sir Arthur était arrivé le matin même, chez le marquis Van-Hop, muni d'une lettre de recommandation et de crédit en même temps de la maison Fly, Bower et Cie, de Londres, une des plus riches de la finance anglaise. Le marquis avait compté à sir Arthur les dix mille livres sterling mentionnées dans la lettre de crédit et l'avait invité à son bal. Sir Arthur était arrivé ponctuellement à dix heures, avait causé longuement avec la marquise alors toute seule, puis il s'était modestement effacé, lorsqu'étaient survenus quelques invités.

Or, au moment où madame Malassis terminait son histoire, sir Arthur toucha légèrement du doigt l'épaule du comte.

Celui-ci se retourna et manifesta un vif étonnement à la vue de l'excentrique personnage.

— Pardon, monsieur le comte, dit sir Arthur en très bon français, bien qu'avec un accent britannique très prononcé, pardon, fit-il à voix basse, mais je désirerais vous entretenir un moment.

Le comte fit quelques pas en arrière, et, fort intrigué, suivit l'Anglais dans un coin du salon.

— Monsieur le comte, reprit ce dernier, sans se départir un moment de sa mélodie suffisante et de son grasseyement britannique, vous me voyez pour la première fois, et vous me trouverez peut-être indiscret...

— Nullement, milord, répondit le comte avec courtoisie.

— Oh ! dit l'Anglais, je ne suis pas milord, je suis gentleman simplement; mais peu importe, je désire, monsieur le comte, vous entretenir d'une personne qui est ici, et qui, sans doute, ne vous est pas indifférente.

Le comte parut étonné.

— Que pensez-vous, continua l'Anglais, de cette dame qui amusait si fort tout le monde tantôt ?

Le comte tressaillit.

— Moi ?... fit-il, absolument rien...

— Lui trouvez-vous de l'esprit ?

— Comme à une parfumeuse retirée.

Un sourire énigmatique passa sur les lèvres de sir Arthur Collins.

— Elle est belle... hasarda-t-il.

— Elle a quarante ans.

— Soit ! Eh bien ?

— Et M. le duc de Château-Mailly, votre oncle...

Cette fois, le comte laissa échapper un geste de surprise, et regarda cet interlocuteur étrange qu'il n'avait jamais vu auparavant, et qui venait précisément lui parler de son oncle et de sa mystérieuse passion.

— Votre oncle, acheva très froidement sir Arthur, est d'un avis diamétralement opposé au vôtre, monsieur le comte. Et la preuve en est...

— Ah ! fit le comte, vous avez une preuve ?

— Oui.

— Et quelle est-elle ?

— C'est que, avant un mois, madame Malassis, veuve d'un ancien parfumeur, femme de mœurs plus que douteuses, malgré sa prudence d'emprunt, sera duchesse de Château-Mailly.

Le comte devint livide et se mordit les lèvres.

— Je sais bien, dit sir Arthur, que je ne vous apprendrai rien que vous vous attendez même à cet événement depuis longtemps, comme le condamné qui ne peut échapper à l'exécuteur attend en frémissant sa terrible hache...

— Monsieur... fit le comte.

— Pardon, monsieur, poursuivit sir Arthur avec un calme parfait et en s'inclinant de nouveau, veuillez m'écouter sans trop d'impatience, car j'ai peut-être, je dois certainement avoir un mobile bien puissant pour vous parler de cette déplorable affaire; veuillez m'écouter.

Et l'Anglais s'assit sur un de ces sièges qu'on nomme tourne-dos, invitant du geste le comte à l'imiter.

Puis il reprit, lorsque ce dernier se fit assis à son tour :

— M. le duc de Château-Mailly a une immense fortune dont vous devriez hériter, et qui cependant ira tout entière à madame Malassis, à laquelle il fera une donation universelle par contrat de mariage... Ceci est inévitable.

— Mais monsieur, dit le comte d'une voix sourde, pourquoi vous faire ainsi un prophète de malheur et m'annoncer ce que, hélas ! j'ai deviné depuis longtemps !

— Monsieur le comte, répondit sir Arthur, si je me suis permis de vous faire toucher au doigt le malheur qui vous menace, c'est que... peut-être...

Sir Arthur s'arrêta.

— Peut-être ?... fit le comte anxieux.

Un regard étrange s'échappa des prunelles de l'Anglais :

— C'est que... peut-être... acheva-t-il lentement, il y a, en ce monde, un seul homme qui puisse empêcher le mariage du duc de Château-Mailly, et vous conserver, à vous, votre héritage.

Le comte étouffa un cri.

— Et... cet homme ?... interrogea-t-il.

— C'est moi, dit sir Arthur Collins.

En ce moment, un laquais jetait aux invités, du seuil du grand salon, le nom de M. et de madame Fernand Rocher, et s'effaçait pour les laisser passer.

## IX

Sir Arthur ne sourcilla point, il ne se retourna même pas, et continua à tenir à l'écart le jeune comte de Château-Mailly.

— Vous ! murmura celui-ci, vous !

— Moi, répéta sir Arthur, moi même !

— Comment... vous pourriez...

— Monsieur, j'ai franchi le détroit, et suis venu tout exprès à Paris. Seulement...

— Ah ! dit le comte, il y a des obstacles, sans doute ?

— Il peut y en avoir de votre part...

— De ma part ? fit le comte de plus en plus étonné.

— Sans doute. Vous pouvez ne pas consentir aux petites conditions.

— Je devine, dit le comte, vous me proposez une affaire...

— Peut-être... Seulement, je commence par dire qu'il ne s'agit point d'argent.

Cette réponse déconcerta fort le jeune comte. Il avait cru deviner, il ne devinait rien.

— Parlez, monsieur, dit-il, expliquez-vous, car je ne vous comprends pas.

Sir Arthur croisa ses jambes avec nonchalance et se pencha à demi vers l'oreille de son interlocuteur :

— Monsieur, dit-il, si on vous demandait un million sur la succession du duc, dans le cas où cette succession vous reviendrait, le donneriez-vous ?

— De grand cœur, monsieur.

— Rassurez-vous, je ne vous le demande pas. Je vous l'ai dit, il ne sera point question d'argent entre nous. Je voulais seulement connaître l'étendue des sacrifices que vous seriez capable de faire pour obtenir le résultat que je vous promets.

Le comte était anxieux et regardait sir Arthur avec un étonnement mêlé d'une saine curiosité.

En examinant attentivement ce singulier personnage, il éprouva comme une sensation d'effroi. Le regard de l'Anglais était froid et acéré comme une lame d'épée : son geste sobre avait un cachet de fatalité idoine, et le comte crut deviner que cet homme devait être terrible sous son enveloppe ridicule.

— Mon cher comte, reprit sir Arthur, sur un ton plus intime le duc votre oncle est un vieillard amoureux : de plus, il a une nature apoplectique.

— Que voulez-vous dire ? murmura le jeune homme en pâlisant.

— Je veux dire que M. de Château-Mailly, si son mariage venait à manquer, pourrait bien avoir un coup de sang.

Et sir Arthur accompagna ces mots d'un sourire qui donna le frisson au comte.

— Ecoutez, poursuivit-il, le duc est amoureux, et, comme un amoureux septuagénaire qu'il est, il est sourd et aveugle. Madame Malassis a été légère en femme prudente et avisée ; il ne reste aucune trace sérieuse du passé. Donc, tout ce que l'on pourrait faire et pour perdre madame Malassis à ses yeux serait inutile.

— Je le sais, dit le comte avec l'accent d'une conviction profonde.

— Il faudrait donc une de ces preuves irrécusables, palpables, éclatantes, devant lesquelles le doute s'évanouit forcément pour faire reculer M. de Château-Mailly. Cette preuve, j'en ai acquis la certitude, n'existe pas... ou plutôt, elle n'existe pas encore.

A ces derniers mots, le comte fit un brusque mouvement.

— Voilà, murmura-t-il, où j'essaye en vain de comprendre...

— Attendez. Je dis que cette preuve n'existe pas encore. Mais je puis la faire exister, moi.

— Vous ! fit le comte stupéfait.

— Moi. Et devant cette preuve, M. de Château-Mailly demeure foudroyé, et celle dont il veut faire sa femme ne sera plus pour lui que la dernière et la plus vile des créatures.

Le comte demeura pensif et hésitant.

— Remarquez, reprit l'Anglais, que votre oncle est septuagénaire, qu'il appartient à cette génération de vieux viveurs qui ont maltraité leur corps à ce point qu'un souffle les peut tuer. Qui vous dit que, après huit jours d'hyménée, madame Malassis ne trouvera point un matin son vieux époux mort à ses côtés ?

— Cela peut arriver, dit le comte.

— Alors vous vous apercevez que, par un excès de délicatesse, vous avez abrégé la vie de votre oncle, tout en lui laissant le temps de consommer une mésalliance et de vous déshériter.

Le comte réfléchissait et ne répondit pas.

— Voyons, insista sir Arthur, décidez-vous. Je ne puis croire que vous ayez rêvé le bonheur de madame Malassis.

Le comte releva tout à coup la tête et regarda sir Arthur.

— Pardon, dit-il, mais enfin, en admettant que je vous donne carte blanche, puisque vous... no... voulez... pas... d'argent... et que, cependant, il y a... des conditions, qu'attendez-vous de moi ?

Sir Arthur regarda fixement le jeune comte.

— Monsieur, dit-il, il y a dans le monde une femme qui m'a foulé aux pieds.

Le comte jeta un regard à la dérobée sur sir Arthur, et s'avoua que les cheveux blond filasse de l'usulairo pouvaient, jusqu'à un certain point, justifier les rigueurs dont il se plaignait.

— Cette femme, poursuivait sir Arthur, est jeune, belle, riche,

entourée. Elle a tout ce qui peut et doit tourner la tête à un homme comme vous.

— Et bien ? demanda le comte.

— Eh bien ! si vous voulez me jurer sur l'honneur de votre cousin de vous acharner à la poursuite de cette femme et de faire tout ce qui dépendra de vous pour vous en faire aimer...

— Tiens, dit le comte d'un ton léger, vous avez une singulière façon de vous venger.

— Je suis un Anglais, répondit le gentleman.

Cette réponse était logique et ferma la bouche au comte.

— Le jour où vous serez aimé de la femme dont je vous parle, continua sir Arthur, l'héritage de M. le duc du Château-Mailly vous appartiendra.

— Monsieur, dit gravement le comte, vous m'offrez un moyen de reconquérir mon héritage qu'un homme jeune et fougueux acceptera toujours. Seulement, il faut tout prévoir. La femme dont vous parlez... est...

— La vertu même, dit froidement sir Arthur. Ah ! dame ! je ne vous donne point une besogne facile ; mais quand on veut...

— C'est juste, dit le comte. Mais il est besoin de patience quelquefois... je puis attendre six mois... un an...

— Peu importe ! je suis patient aussi.

— Et si mon oncle se marie d'ici là ?

— Vous êtes un homme d'honneur ?...

— Je le crois.

— Si vous me faites un serment, vous le tiendrez ?

— Je le tiendrai.

— Alors, jurez-moi que, si j'empêche ce mariage, vous serez aussi fidèle à vos engagements envers moi que je l'aurai été envers vous.

— Sur ma parole, dit le comte, je vous le jure ! Mais...

— Ah ! dit sir Arthur, il y a une restriction ?...

— Sans doute.

— Voyons ?

— Il y a le cas où je ne réussirais pas, en dépit de tous mes efforts...

— Si vous faites tous vos efforts, et si ces efforts, combinés avec les miens...

— Ah ! vous m'aidez ?...

— Sans doute. Et, fit le gentleman avec un sourire, je suis fort. Donc, si, malgré mon aide, vous échouez après avoir dépensé toute votre énergie et tout votre vouloir, c'est que ma vengeance aura été impossible, et je me résignerai.

— A ce compte-là, j'accepte, et je vous renouvelle mon serment.

Et le comte jura de nouveau.

— Maintenant, dit le gentleman, j'ai plus qu'un mot à vous dire : souvenez-vous bien qu'un pacte mystérieux et solennel nous lie, mais que le monde entier doit l'ignorer.

— Je serai muet.

— Et vous aurez raison, car la moindre indiscretion de votre part perdrait tout, en me forçant à quitter Paris et à renoncer à vous suivre.

Le comte s'inclina.

Maintenant, dit-il à son tour, puis-je vous demander quelle est cette femme ?

— Ohut ! répondit sir Arthur ; il est probable que cette nuit, dans un des salons où nous sommes, deux hommes échangeront une provocation à voix basse, mais il est probable aussi que vous en serez le témoin.

— Et bien ? demanda M. de Château-Mailly.

— Eh bien ! l'un de ces deux hommes sera le mari de cette femme.

— Ah ! fit le comte.

— A partir de ce moment, vous ferez la cour à cette femme, car il est probable que le mari quittera le bal sans elle...

Comme le gentleman prononçait ces derniers mots, onze



heures sonnait à la pendule du boudoir et les préludes d'une valse se faisaient entendre.

— Adieu... dit l'Anglais, nous nous reverrons.

Et il se glissa du boudoir dans la salle de jeu, où s'organisaient les tables de whist, tandis que le jeune comte allait valser.

La marquise se levait, elle aussi, et allait prendre le bras de l'un de ces hommes qui se trouvaient auprès d'elle, lorsque le major Carden s'approcha et lui présenta Chérubin, ou plutôt Oscar de Verny.

Il est de bizarres pressentiments de la destinée qui nous assaillent à de certaines heures.

À la vue de ce jeune homme qui avait su prendre une attitude timide et réservée et qui baissait à demi les yeux, la créole havanaise éprouva une sensation extraordinaire.

On eût dit que cet inconnu, qui lui apparaissait si naturellement, cependant, au milieu d'une fête, était comme un agent mystérieux de la fatalité qui entraînait dans sa vie.

Elle alla prendre la main d'un homme d'un âge mur, à qui elle dit tout bas :

— Voulez-vous me faire valser ?

Le major soufflait ces mots à l'oreille de Chérubin :

— Notre chef mystérieux ne s'était point trompé, mon jeune ami, en comptant sur l'effet de votre physionomie. Tenez, la marquise est déjà troublée, et son mari déjà jaloux.

— Vous croyez ? fit Chérubin qui tressaillit.

— Que voulez-vous ? mon cher, poursuivit le major, c'est étrange, inouï, mais cela est vrai, cependant. La marquise passe sa vie au milieu des hommes les plus séduisants du monde ; elle les regarde tous avec une indifférence parfaite, et voici qu'elle pâlit et se trouble à votre vue... Eh bien ! acheva le major, savez-vous pourquoi ?

— Non, demanda Chérubin, et cependant je me suis aperçu bien souvent déjà de cette fascination que j'exerce sur les femmes à première vue.

Pendant que le major et Chérubin échangeaient ces quelques mots, le jeune comte de Château-Mailly promenait son regard sur un groupe de jeunes femmes et cherchait parmi elles une valseuse.

Il aperçut madame Fernand Rocher.

C'était la première fois que Fernand et sa femme venaient aux grands bals de la marquise, qu'ils avaient rencontrée aux eaux de Vichy l'été précédent.

M. de Château-Mailly n'avait jamais vu Hermine.

Il la trouva belle, et, guidé par ce flair merveilleux de l'homme découvert qui cherche des bonnes fortunes, il alla l'inviter à valser.

Hermine, on le sait, était grande, svelte et elle valsait à ravir.

Le comte était jeune, et son caractère à demi mélancolique lui faisait adorer la valse allemande qui est la reine des valses.

Pendant vingt minutes il entraîna la jeune femme baletante à son bras, oubliant un peu le bizarre personnage avec lequel il causait naguère, et l'étrange serment qu'il lui avait fait.

Quand le dernier soupir de la valse s'éteignit, le comte un peu grisé, reconduisit Hermine à sa place et la regarda.

— Parole d'honneur ! pensa-t-il, elle est charmante et si c'était, par hasard, celle qui m'est réservée pour victime, je gagnerais l'héritage de mon oncle sans la moindre répugnance.

Le comte, en songeant ainsi, promena autour de lui un regard investigateur, cherchant des yeux l'excentrique sir Arthur.

Sir Arthur n'était point dans le grand salon.

Il se tenait dans un coin de la salle de jeu, auprès d'une table d'écarté qui demeurait veuve de joueurs.

L'attitude mélancolique du gentleman semblait indiquer le désir qu'il avait de trouver un partner.

Un jeune homme, le lorgnon dans l'œil, la barbe taillée en collier, à la physionomie impertinente et pourtant la tête en arrière, vint à passer.

Ce jeune homme, qui venait pour la première fois chez la marquise Van-Hop, avait été amené par un étranger de distinction. On le nommait M. le vicomte de Cambolh.

Il menait grand train, disait-on, avec de beaux chevaux, et habitait un délicieux entre-sol dans le faubourg Saint-Honoré. Il s'arrêta d'un air indifférent devant la table d'écarté, prit un jeu de cartes et les laissa tomber une à une à gauche et à droite, comme il s'eût été banquier au lansquenot.

Alors sir Arthur s'approcha et le salua avec la roideur habituelle des fils d'Albion.

— Voudriez-vous, monsieur, lui dit-il, faire une partie avec un gentleman qui souhaite fort jouer et ne trouve pas de partners ?...

Le vicomte de Cambolh s'inclina, s'assit, et jeta négligemment cinq louis sur le tapis. L'Anglais salua à son tour, s'assit pareillement, et ouvrit son portefeuille, d'où il tira une banquette de cinq livres.

La partie commença silencieusement tout d'abord.

La table d'écarté se trouvait en un coin du salon où il y avait encore peu de monde, et où un whist à cinq louis la fiche absorbait la curiosité universelle.

Les deux joueurs d'écarté se trouvaient donc parfaitement isolés, et pouvaient causer à mi-voix sans la moindre crainte d'être entendus.

Alors sir Arthur Collins perdit, comme par enchantement, son accoutrement britannique.

— Ma parole d'honneur ! mon cher Rocambole, dit-il, tu es tout à fait un homme du monde, un gentilhomme de cheval dans l'acception la plus complète.

— Peu ! fit modestement M. le vicomte de Cambolh, on fait de son mieux... mais vous, capitaine, poursuivit-il avec une admiration profonde, le plus bel Anglais que j'ai jamais vu. Votre belle chevelure jaune, votre teint rouge briques et votre faux ventre vous rendent si méconnaissable, que je m'y serais trompé, si je n'avais assisté à votre toilette.

Le baronnet sir Williams, car c'était lui, se prit à rire.

— Il est certain, dit-il, que mon frère le philanthrope, qui me reconnut jadis, le jour de mon duel avec Bastien, ne me reconnaîtrait pas aujourd'hui.

Voyons, reprit Rocambole, quand faut-il commencer ?

— Ah ! dame, répondit sir Williams, attendons une occasion ; tout est prêt, du reste. La Turquoise est prévenue, je l'ai installée dans le petit hôtel de la rue Moncey hier matin ; elle sais déjà son rôle par cœur. Et toi ?

— Moi, dit Rocambole, je sais à merveille la botte secrète, et je suis aussi sûr de loger un pouce de fer dans la chair de mon adversaire que je suis certain de l'identité de sir Arthur Collins et de sir Williams.

— Surtout, observa le baronnet, souviens-toi bien de la place où il faut toucher. Ne faisons pas de bêtises, nous jouons avec des millions.

— Soyez tranquille, mon oncle.

— On va jouer au lansquenot, reprit sir Williams, c'est certain, le marquis me l'a dit tout à l'heure. Notre ami est joueur, il y viendra... c'est alors qu'il faudra avoir de l'esprit.

— On en aura. Rien n'est plus facile, murmura Rocambole avec une adorable fatuité.

En effet, au moment même, et comme le faux sir Arthur Collins tournait gravement le roi quatre à quatre et empochait les cinq louis de M. le vicomte de Cambolh, on dressa une table de lansquenot, et le marquis Van-Hop vint à l'Anglais et lui dit :

— Êtes-vous des notes, my dear ?

— Yes ! répondit sir Arthur en se levant.

Une douzaine de personnes entouraient déjà la table, et parmi elles Fernand Rocher et le jeune comte de Château-Mailly. On tira les places d'abord, puis la main. Un roi tomba devant Rocambole.

Le vicomte salua les points, et prit la taille en jetant deux louis sur le tapis.

# SYNDICAT MONTRÉAL

968 RUE ONTARIO  
MONTRÉAL

Circulaires,

Tetes de comptes,

Tetes de lettres,

Cartes d'affaires,

Pamphlets

Calendriers, Etc, Etc

Objets de Couleur et de Luxe

à des prix très modérés

Les ordres sont par téléphone au 514 382 2222 ou par la poste. Merci de votre  
grande attention.

Imprimé au Syndicat Montréal

968 RUE ONTARIO, MONTRÉAL

TELEPHONE 514 382 2222